

« Ô ma fin incandescente... » :
l'œuvre-vie de mère Marie Skobtsoff¹

Tatiana Victoroff
Université Marc-Bloch, Strasbourg

Il n'est pas facile de présenter le destin de mère Marie, car on ne peut pas le faire d'une façon neutre, distanciée, « objective ». Sa vie toute entière est une injonction à agir, et à chaque instant nous sommes invités à mesurer notre vie à l'aune de la sienne. À travers toute son œuvre, artistique ou sociale, elle s'adresse à chacun directement et personnellement : il suffit d'être attentif et de discerner cet appel. Cela représente un réel défi, car l'expérience de notre vie ne supporte pas cette comparaison : elle semble trop petite face à l'exigence de mère Marie, qui implique l'être tout entier. Songeons qu'elle parle de la nécessité de marcher sur l'eau ou de donner sa vie pour le premier venu... Elle est inspirée par l'Évangile, bien sûr, et par ce qu'on appelle son « maximalisme ». Mais ce qui est particulièrement frappant, c'est qu'ici l'Évangile est réalisé au travers d'une vie qui est assez typique de sa génération, et tout à fait extraordinaire. Mère Marie rappelle plusieurs autres destins d'émigrés et elle nous dépasse complètement. Et c'est à Ravensbrück que nous pouvons sentir tout le maximalisme de son message – et la plénitude de sa réalisation.

Pour toutes ces raisons, il semble que la meilleure façon de rappeler les jalons de sa vie soit de lui donner la parole, c'est-à-dire de se tourner vers ses propres écrits, vers ses poèmes avant tout, des poèmes qui présentent un témoignage fort de vie spirituelle et qui annoncent prophétiquement sa mort.

« Pour comprendre mère Marie, lisez ses poèmes, elle est toute entière en eux », écrivait mère Élisabeth (Medvédéva), sa très

¹ Conférence prononcée à Ravensbrück pour l'inauguration de la plaque commémorative à la mémoire de mère Marie Skobtsoff (20 décembre 1891, Riga – 31 mars 1945, Ravensbrück). Les traductions des poèmes ont été revues par nous, R.V. [N.d.l.R.]

proche collaboratrice. Il ne s'agit pourtant pas d'une simple confession ; mais, comme l'écrit son grand ami, le critique littéraire Constantin Motchoulski, « ces vers sont une confession et une prière : presque à chaque page on trouve un appel adressé à Dieu, au *Toi* solennel et terrible. Et le tissu des mots est si solide et si pur que la ligne ne se rompt pas sous le poids du Nom devant qui tremblent les séraphins. »¹

Une autre source de notre étude sera la pensée théologique de mère Marie, telle qu'exposée dans ses articles, où s'expriment ses idées les plus chères sur la liberté, la compassion, la maternité.

Mais essayons pour l'heure de suivre un cheminement dont la partie terrestre s'achève à Ravensbrück. Pour ce faire, il convient de rappeler d'abord en quelques lignes les étapes essentielles d'une vie dense et qui s'inscrit pleinement dans une époque pleine de bouleversements. Fille de son siècle, mère Marie en a incarné les contradictions : son attirance pour les métamorphoses révolutionnaires se change en soif de construction de la Nouvelle Cité céleste, et l'aspiration à l'héroïsme, en compassion maternelle envers tous les « petits de ce monde », ce qui l'amène au service monastique.

Élisabeth Pilenko (son nom de jeune fille) est née à Riga en 1891, mais son enfance s'est déroulée à Anapa, au bord de la mer Noire, ce qui se reflète dans ses premières œuvres poétiques. Son premier recueil, *Les Tessons Scythes* (1912), est lié idéologiquement et spirituellement au « mouvement scythe » de ces années-là. Avec le maître de ce mouvement, Alexandre Blok, Élisabeth se lie d'amitié, comme en témoigne leur remarquable correspondance. On a récemment retrouvé un manuscrit du *Chemin*, annoté par Blok qui illustre les premières « leçons » que donne le grand poète à la poétesse débutante. Élisabeth gardera jusqu'à ses derniers jours le souvenir de ces entretiens et le sentiment d'une relation mystique avec le poète, dont elle voulait prendre spirituellement sur soi la souffrance et le fardeau. Élevée dans la société

¹ Constantin Vassiliévitch Motchoulski, compte rendu du recueil de mère Marie *Стухи* [Vers] (Berlin, Петрополис, 1937) dans *Путь* [La Voie], Paris, n° 53, juin-juillet 1937, pp. 86-87.

petersbourgeoise et moscovite du début du XX^e siècle, elle se sentait à l'aise dans le milieu poétique, et elle a laissé également des récits de ses rencontres avec Andreï Biéliy, Viatcheslav Ivanov, Nikolai Goumiliou, Anna Akhmatova¹. Dès son deuxième recueil, *Ruth* (1916), qui nous renvoie aux Écritures, elle apparaît déjà comme une poétesse mûre, avec ses propres thèmes. Parmi eux se profile déjà celui que développera son œuvre ultérieure : le thème de la vocation, qui intervient de façon impérieuse dans la vie ordinaire pour la bouleverser et tout soumettre à son appel.

Ранние стихи²

Вела звериная тропа
Меня к воде седой залива;
Раскинулась за мною нива;
Колосья зрелы, ждут серпа.

Но вдруг тропу мне пересек
Бушующий поток обвала,
За ним, вода дробясь бежала,
Чтоб слиться с бегом тихих рек.

И я, чужая всем, среди гор,
С моею верой, с тайным словом,
Прислушалась к незримым зовам
Из гнезд, берлог земных и нор.

[...]

¹ Mère Marie, «Последние Римляне» [« Les derniers Romains »] dans *Воля России* [La Volonté de la Russie], Prague, n° 18-19, 1924, pp. 103-124 ; et «Встречи с Блоком» [« Rencontres avec Blok »] dans *Современные записки* [Notes contemporaines], Paris, n° 62, 1936, pp. 211-228 ; repris dans mère Marie, *Встречи с Блоком. Воспоминания, проза, письма, записные книжки* [Rencontres avec Blok. Souvenirs, prose, correspondance, journal], Paris, YMCA-Press, 2012 (en russe).

² Mère Marie, *Стихи* [Vers], Paris, Издание общества друзей матери Марии [Société des amis de mère Marie], 1949 (traduction française du russe, inspirée par celle d'Élisabeth Behr-Sigel et Olivier Clément dans *Contacts*, n° 51, 1965, pp. 220-226). Désormais : « *Стихи* (1949) ».

Как будто много крепких жил
Меня на век с землей связало;
Как будто в бешенстве обвала
Мне рок свой образ обнажил.

И то, что знает каждый зверь,
Так близко мне, так ясно стало,
С событий пелена упала:
Судьба, закон, словам не верь.

Poésie de jeunesse

Un tracé de bêtes me conduisait
vers l'eau grisâtre de la baie ;
derrière moi l'ampleur du blé,
mûrs les épis, proche la faux.

Soudain la sente est traversée
par la ruée d'une avalanche ;
derrière éclate et bondit l'eau
pour s'unir au calme des fleuves.

Parmi ces monts, étrange à tous,
avec ma foi, mon mot secret,
j'écoutais l'appel invisible
des nids, des gîtes, des terriers.

[...]

Un solide tissu de nerfs
à jamais me lie à la terre ;
dans la folie de l'avalanche
l'image nue de mon destin.

Ce que devine chaque bête
m'est devenu si proche et clair
que des faits le voile est tombé :
destin, ô loi, garde aux paroles !

Cet appel adressé à Dieu peut sembler audacieux, mais, dès les premiers poèmes, il n'est jamais égocentrique : il monte au

contraire comme un message émanant de tous les humiliés. Il est une réponse à « l'appel invisible » que la jeune Élisabeth perçoit très tôt et qui lui découvre sa vocation, à savoir « dans la folie de l'avalanche / l'image nue de mon destin ».

Par la suite, ce don prophétique s'approfondira. Lisons un autre poème, écrit quelques années plus tard et qui ouvre le cycle « Messagers », au titre ô combien symbolique.

Из цикла «Вестники»

Подземный гул все слышен мне:
Там темные клокочут силы,
Пылают там земные жилы
В неугасающем огне.

И в небе зарево стоит,
И облаком окутан кратер...
Вы слышите, друзья и братья,
Моя душа, моя сторит.

И дальше будет только ночь,
И будет только мрак повсюду...
О, Господи, взываю к чуду,
Чтоб гибнущей душе помочь.

Я принимаю всякий груз, —
Один единственный от века, —
Тяжелый подвиг человека,
Сын Человеческий, Иисус.

Здесь, на путях моей земли,
Зеленой и родной планеты,
Прими теперь мои обеты
И голод духа утоли.

Du cycle « Messagers »

Sans cesse il gronde sous la terre :
là-bas bouillonne un noir pouvoir,
là-bas se consume la chair
terrestre en un feu permanent.

Dans le ciel, lueur d'incendie,
cratère que voile un nuage.
Écoutez, mes amis, mes frères,
mon âme, mienne, brûlera.

Après, tout ne sera que nuit,
et partout seront les ténèbres...
Ô Seigneur, j'appelle un miracle,
aie merci de l'âme qui meurt.

Je reçois tout fardeau, le seul
— Seul depuis le commencement —
et l'éprouvant exploit de l'homme :
Fils de l'Humanité, Jésus.

Ici, aux chemins de ma terre,
de ma verte planète et mère,
reçois dès à présent mon vœu :
assouvir la faim de mon âme.

« Écoutez, mes amis, mes frères, / mon âme, mienne, brûlera » : après tout ce qu'on connaît sur sa mort tragique, ces paroles ne peuvent plus être considérées comme une simple métaphore, une formule élégante. « Après, tout ne sera que nuit / [...] / Ô Seigneur, j'appelle un miracle / aie merci de l'âme qui meurt. // Je reçois tout fardeau [...] » : toute mère Marie est déjà là, douée d'un pressentiment juste et clair de sa propre vocation face aux hommes et de sa propre fin. Elle, qui a débuté comme poétesse, incarne ainsi jusqu'au bout la conception de la vie des symbolistes russes («*жизнетворчество*», l'œuvre-vie) : la création devient la vie. Et parce que « le monde brûle » et qu'« il n'y a pas d'inquiétude pour le destin du monde », écrit-elle plus tard, elle ne peut plus être uniquement une artiste, et ressent la nécessité impérieuse de se plonger dans ce feu.

À l'époque de la Révolution de 1917, comme beaucoup d'autres dans son milieu, mère Marie s'implique dans le combat social et devient membre actif du parti des socialistes-révolutionnaires (S.-R.). Au milieu de la tourmente de la guerre civile, elle se retrouve même à la tête de la ville d'Anapa, pour

protéger la population et les trésors culturels, « comme le grand Kant dans son Kœnigsberg », dira plus tard son avocat, M^e Korobine. Elle est en effet arrêtée et jugée en mars 1919 par les « Blancs » pour être restée à son poste à l'arrivée des bolcheviques et sans doute ne doit-elle d'échapper à la peine de mort qu'à l'influence de son futur mari, Daniil Skobtsov, membre en vue des Cosaques du Kouban.

Quelques mois plus tard, elle émigre, emmenant avec elle sa fille Gaïana, née de son premier mariage, et sa mère. Passant par Constantinople puis par la Serbie, elle se retrouve finalement, cinq ans plus tard en France, où toute la famille se réunit.

En 1926, sa deuxième fille, Anastassia, meurt d'une méningite. Cette mort révèle brutalement à Élisabeth sa vocation de « mère pour tous ». Nous en conservons un témoignage bouleversant.

Из цикла «О смерти»

Сила мне дается непосильная.
Не было б ее, давно упала бы,
Тело я на камнях распластала бы,
Плакала б, чтоб Ты услышал жалобы,
Чтоб слезой прожглась земля могильная.

Отпер Ты замок от сердца бедами.
Вот лежит теперь дорога скатертью,
Во все стороны. То быть мне матерью,
То поставил над церковной папертью.
Чем еще велишь мне быть, — неведомо.

Сердцем все заранее угадано,
Сердце принимает все заранее.
Принужденное, как вольное страдание,
Средь углей кадилницы пылание
Духа человеческого, ладана.

Дух мой... Сочтены Тобою дни его.
Ты решил, карающий и губящий,
Подарил, ведущий нас и любящий,
Сохраненное Тобою рубище
От многострадального, от Иова.

Du cycle « Sur la mort »

M'est donnée une force au-delà de mes forces ;
sans elle, il est beau temps que je serais tombée,
que j'aurais étendu mon corps dessus la pierre,
et que je pleurerais pour qu'enfin tu m'entendes
et brûles de tes pleurs la terre de ma tombe.

Aux malheurs a cédé mon cœur déverrouillé :
voici qu'à mes pieds se déplie la route, nappe
libre de tous côtés. Tantôt pour être mère,
tantôt pour me tenir au porche de l'église,
que me feras-tu faire de plus ? Nul ne sait.

Le cœur pour tout saisir avait longueur d'avance ;
le cœur d'une longueur d'avance accepte tout.
Que la souffrance soit subie ou bien voulue,
elle s'embrase au milieu des charbons ardents,
avec l'esprit de l'homme, avec l'encens fumant.

Quant à mon esprit... Tu en comptas les jours.
Toi, Tu as su trancher, par châtiments et pertes ;
Tu as voulu, Toi qui nous mènes, qui nous aimes,
conserver avec soin ces guenilles puantes
de Job, ton serviteur accablé de souffrances.

C'est ainsi qu'à travers l'expérience terrible lui est donnée
« une force au-delà de [s]es forces ». Une des voies, sur cette route
« libre de tous côtés », c'est de devenir une mère pour chacun, à
l'image de la Mère de Dieu. On en entend l'annonce dans les vers
« le cœur d'une longueur d'avance accepte tout / Que la souffrance
soit subie ou bien voulue ». Comme la Mère de Dieu au pied de la
Croix, elle souffre – comme chaque mère en un tel sort – de la
perte de son enfant, mais elle découvre avec Elle une nouvelle
dimension à cette perte, qui est d'élargir sa maternité à tous et à
chacun. Mère Marie a d'ailleurs consacré à la Mère de Dieu des
articles pénétrants où elle parle de cette *Imitation de la Mère de Dieu*
au travers de la vie quotidienne. C'est ainsi qu'elle devient en

mars 1932 moniale sous le nom de mère Marie. Grâce à ces poèmes, on comprend mieux son choix de rester « moniale dans le monde » : c'est dans le monde et entre les hommes qu'elle voit la réalisation de sa vocation, de sa « maternité ».

Из цикла «О жизни»¹

Под ноги им душу я кину, —
Чужое страдание жжет.
Водой запивают мякину
И горек работы их мед.

Сейчас умирает на койке
В больничной палате один,
Другой пропивает у стойки
Тяжелую память годин.

Тоска и беспутная тяжесть.
Работай, трудись и трудись.
Никто на земле не покажет
Дорогу широкую ввысь.

Бездумное племя, куда ты
От фабрик, заводов, потом?
Чу, в небе сшибаются латы, —
Там крылья, и копыя, и гром.

Не здесь, на земле, между нами, —
Нет, бой над бываньем возник.
Сверкает огнем пред полками
Сияющий Архистратиг.

¹ Mère Marie, *Стуху* (1949), *op. cit.* ; traduction française inspirée par celle d'Hélène Arjakovsky-Klépinine dans Mère Marie, *Le Sacrement du frère*, Sel de la Terre, 1^{re} éd. : 1995, édition utilisée : 2^e éd., Cerf, 2001, pp. 299-305.



De gauche à droite : John Mott (président du comité mondial du YMCA de 1926 à 1937), mère Marie, Métropolitaine Euloge ; date estimée : 1932.

Du cycle « Sur la vie »

Je jette mon âme à leurs pieds :
la douleur d'autrui est brûlante.
Ils trempent d'eau la mie de pain :
amer, le miel de leur labeur.

Et l'un de mourir dans son lit,
seul dans sa chambre d'hôpital ;
et l'autre, au comptoir, de noyer
le lourd oubli du temps passé.

Pesante angoisse sans chemin,
travaille et tue-toi à la peine ;
nul au monde ne te dira
la voie large qui mène en haut.

Tribu insensée, où vas-tu ?
D'usine en fabrique, et après ?
Du ciel descend un bruit d'armures,
d'ailes, de lances, de tonnerres...

Le combat n'a pas lieu sur terre
mais au-dessus de l'existence ;
devant les régiments flamboie
l'Archistratège éblouissant.

C'est le thème, la tonalité principale de la poésie de mère Marie : le sacrifice de soi pour le salut du prochain, « à chacun je voudrais donner mon âme ». Elle a trouvé désormais son *credo* : le renoncement à soi-même jusqu'à se fondre dans les autres. « Je ne sais plus s'il est parmi la multitude / ce que tous les hommes nomment *le moi* » (cycle « Attentes »).

Expérience terrifiante, si on la prend à la lettre, comme le fait justement mère Marie : elle ne parle pas d'orphelins, mais de vagabonds et d'ivrognes avec lesquels elle passait des heures la nuit dans les rues et les cafés parisiens, pour les aider, les consoler et essayer de les convaincre d'abandonner la boisson. « Comme il est difficile de donner son âme à un clochard ou un estropié »,

confie-t-elle même à Motchoulski¹. La plupart de ces gens venaient ensuite dans les foyers qu'elle avait organisés à Paris, où chacun trouvait non seulement un repas et un logement, mais aussi un mot de consolation et d'encouragement. Souvent mère Marie réussissait à trouver du travail pour ces gens, grâce à ses nombreuses connaissances. La moniale russe à lunettes, aux grandes bottes et souvent lourdement chargée, était bien connue dans divers milieux parisiens !

Mère Marie décrit cette attitude maternelle face au monde dans la plupart de ses articles des années 1930 et en particulier dans « La mystique des relations humaines » ou dans « Le second commandement évangélique ». Elle en parle dans des termes tout à fait étonnants : pour elle chaque rencontre est « une rencontre avec l'icône incarnée de Dieu dans le monde », car « chaque homme est vraiment l'image de Dieu, l'image du Christ, l'icône du Christ » : « notre relation avec le monde, dans la personne de chaque individu isolé, est, nous le savons, une relation avec l'image de Dieu. En contemplant l'image nous touchons au prototype, nous entrons en relation avec Dieu. » C'est ainsi que la relation à l'homme amène à la relation à Dieu².

Le visage humain peut être complètement déformé, mais le visage du Christ peut toujours être « restauré » en lui. Beaucoup d'hommes ont ainsi été « restaurés » par elle, libérés des asiles de fous où ils se trouvaient parce qu'ils ne savaient pas parler français, ou libérés de la police et même de la prison, sur la recommandation de cette étrange moniale qui avait ses entrées à la mairie du XV^e arrondissement.

On voit que l'action et la contemplation, souvent opposées, sont pour mère Marie indissociables : Marthe et Marie sont reliées dans sa personnalité. Même si les amis de mère Marie, tel Berdiaev, la reconnaissaient pleinement comme théologienne, la

¹ С. В. Motchoulski, « Монахиня Мария (Скобцова). Воспоминания » [« Mère Marie (Skobtsoff). Souvenirs »], *Третий час* [The Third Hour, La Troisième heure], New-York, n° 1, 1946, p. 76.

² Mère Marie, « La mystique des relations humaines », dans *Le Sacrement du frère*, op. cit.

contemplation est vide pour elle sans l'action. L'« action orthodoxe », l'aide réelle à son prochain s'accompagne d'ailleurs d'une pensée théologique riche et profonde, qui s'inscrit parfaitement dans la tradition de la pensée russe. Théologie qu'Olivier Clément définit comme une théologie de la rencontre, ou encore comme « le sacrement du frère », ce sacrement que l'on remarque le moins, auquel on prête le moins d'attention, et que mère Marie nous rappelle avec force à travers l'exemple de toute sa vie.

C'est ainsi qu'elle répond à l'« appel invisible », au « mot secret » qu'elle discerne dans sa jeunesse : souvenons-nous des messagers qu'entendait la jeune Élisabeth au travers de ces premiers vers. Ici, ils apparaissent sous un jour totalement nouveau :

Из цикла «Странствия»

Искала я таинственное племя,
Тех, что средь ночи остаются зрячи,
Что в жизни отменили срок и время,
Тех, что умеют радоваться в плаче.

Искала я мечтателей, пророков
Всегда стоящих у небесных лестниц,
И зрящих знаки недоступных сроков,
Поющих недоступные нам песни.

И находила буйных, нищих, сирых,
Упившихся, унылых, непотребных,
Заблудшихся на всех дорогах мира,
Бездомных, голодающих, безхлебных.

О, племя роковое, нет пророчеств, —
Лишь наша жизнь пророчит неустанно
И сроки близятся, — и дни короче...
Приявший раб поет Тебе: Осанна!

Лион, 1931

Du cycle « Vagabondages »

J'ai cherché la race secrète de tous ceux
qui restent clairvoyants au mitan de la nuit,
qui vivent sans délai, abolissant le temps,
qui savent retrouver dans les larmes la joie.

J'ai cherché les prophètes et les visionnaires,
tous ceux qui se tiennent aux échelles du ciel,
lisant les hiéroglyphes de l'inaccessible
et chantant des chants pour nos voix inaccessibles.

Et j'ai trouvé des fous, des gueux, des orphelins,
ivres morts, apathiques et dégoûtants,
qui s'étaient fourvoyés à tous chemins du monde,
cherchant un toit, recrues de faim, cherchant du pain.

Race fatale, il n'y a pas de prophétie.
Seule notre vie, inlassable, prophétise...
et le temps qui approche, et les jours qui s'abrègent !
Le serviteur accepte et te clame : Hosanna !

Lyon, 1931

C'est ainsi que la vie elle-même « prophétise » : « en rencontrant un pauvre ivrogne », elle voit « derrière lui s'ouvrir un grand vol d'ailes ».

Cette vision, ce déchiffrement des signes de la transfiguration dans la vie la plus ordinaire, prend toute son ampleur quand éclate la guerre. Le fait que c'est la vie qui prophétise, devient évident pour beaucoup de gens. Le regard de mère Marie reste néanmoins tout à fait étonnant, quand il parvient à une telle perspicacité :

[...] il y a dans la guerre quelque chose qui peut faire dresser l'oreille à certains, quelque chose qui, au milieu du fracas des canons, du crépitement des mitrailleuses, des plaintes des blessés, se fait soudain entendre : la lointaine trompette annonciatrice de l'Archange. [...]

La guerre, en vérité, c'est l'aile de la mort qui plane sur le monde. C'est aussi, par là-même et pour des milliers d'hommes, la porte ouverte sur l'éternité, la remise en cause de l'ordre bourgeois, du petit confort et de la stabilité. La guerre est un appel. La guerre est ce qui nous ouvre les yeux.¹

C'est ici que son charisme et « la joie de se donner / pour consoler de tout son être la douleur du monde »² se réalisent pleinement, et prennent toute leur ampleur. Beaucoup de gens trouvent refuge rue de Lourmel, où elle a organisé son foyer.

Avec l'aide du père Dimitri Klépinine, elle délivre aux juifs persécutés de faux certificats de baptême. Mère Marie a perdu entre temps sa deuxième fille, Gaïana, qui était revenue en URSS et qui était morte dans des circonstances qui ne sont pas entièrement claires... Voici donc qu'elle réalise pleinement sa maternité en sauvant réellement des gens, comme des enfants lors de la rafle du Vél'd'Hiv'.

Quand obligation est faite aux juifs de porter l'étoile jaune, mère Marie compose un poème devenu célèbre :

Из цикла «Покров»

Два треугольника — звезда,
Щит праотца, отца Давида,
Избрание — а не обида,
Великий дар — а не беда.

[...]

Израиль, ты опять гоним, —
Но что людская воля злая,
Когда тебе в грозе Синая
Вновь отвечает Элогим!

¹ « La guerre comme révélation » dans mère Marie, *Le Sacrement du frère*, op. cit., pp. 259 et 261.

² «Я знаю только радости отдачи / Чтобы собой тушить людскую скорбь...» : mère Marie, *Стихи* (1949), op. cit., p. 45 (en russe).

Пускай-же те, на ком печать,
Печать звезды шестиугольной,
Научатся душою вольной
На знак неволи отвечать.

Париж, 1942 г.

Du cycle « Protection »

Deux triangles font une étoile,
le bouclier du vieux David :
c'est élection, non pas offense,
c'est don précieux, non pas malheur.

[...]

Israël, à nouveau chassé,
dis, qu'importe le mal en l'homme
si dans l'orage du Sinäï
encor te répond Elohim ?

Que ceux-là qui portent le sceau,
le sceau de l'étoile à six branches,
sachent répondre l'âme franche
au signe de la servitude.

Paris, 1942

S'exprime de nouveau ici la volonté de dégager coûte que coûte le sens caché des événements : « c'est élection, non pas offense, / c'est don précieux, non pas malheur ». La poésie décrit par excellence la particularité de la vision de mère Marie, qui est de déchiffrer les signes du salut dans une réalité où tout semble dire le contraire (« в темноте кромешной [...] знаки различать » : « Духов День. Терцины » [« Lundi de Pentecôte. Tercets »], « Песня третья » [« Chant III »]). C'est un appel, semblable à celui que lancent les prophètes pour réveiller les gens, pour montrer – derrière la réalité effrayante – les germes de la vie nouvelle, qu'on

distingue à peine mais qui sont l'essence des choses, leur authentique réalité.

Le poème fait bientôt le tour de Paris, et met en danger sa propre vie. Le courage dont fait alors preuve mère Marie n'est pas exceptionnel pour elle. Faire face avec témérité à toute injustice et tout abaissement de la dignité humaine était sa façon de vivre. Sa vie était sans cesse une interpellation pour la quiétude de son entourage, pour les formes traditionnelles de la vie chrétienne, pour toute tiédeur. Elle ne rencontrait pas toujours la compréhension, mais pour elle c'était clair : « soit le christianisme est feu, soit il n'existe pas ».

Son arrestation et les étapes de son dernier chemin de croix vers les camps nazis la mèneront jusqu'à une chambre à gaz de Ravensbrück. Les derniers poèmes qu'elle a composés ici, ne nous sont pas parvenus : nous avons seulement des témoignages qu'elle en a écrit, beaucoup, y compris en français pour ses compagnes françaises. Terminons ce parcours de sa vie par un poème qu'elle a composé en 1937 – mais qui comme plusieurs autres, comme nous l'avons vu aujourd'hui, prédit largement ce qui va se dérouler à Ravensbrück et exprime la tonalité de son âme, celle du *Psaume CVII* : « mon cœur est prêt » (« готово сердце мое, готово »).

Из цикла «Земля»

Обряд земли — питать родные зерна,
А осенью, под ветром, умирать, —
Я приняла любовно и покорно,
Я научилась ничего не знать.

Есть в мире два Божественных искусства —
Начальное, — все что познал, хранить,
Питать себя наукою стоустой,
От каждой веры мудрости испить.

И есть искусство. Как назвать — не знаю.
Символ его, — все зачеркнувший крест,
Обрыв путей, ведущих сердце к раю,
Блуждание среди пустынных мест.

Искусство от любимого отречься
И в осень жизни в ветре холодеть,
Чтоб захотело сердце человеческое
Безропотно под ветром умереть.

Лишь этот путь душе моей потребен,
Вот рассыпаю храмину мою
И Господу суровому молебен
С землей и ветром осенью пою

Du cycle « La terre »

La terre a son rite — nourrir de soi les graines
puis se laisser mourir dans le vent de l'automne —,
et je l'ai accepté avec amour, avec
humilité : j'ai appris à ne rien connaître.

De par le monde il est deux arts qui sont de Dieu.
Le premier, c'est de garder toute connaissance,
de se laisser nourrir par la science aux cent bouches
de boire à la sagesse, à la foi des nations.

Le second, c'est l'art. Comment l'appeler ? Mystère !
Son symbole est la croix qui biffe tout d'un trait,
ou le chemin qui s'arrête au lieu de mener
le cœur en paradis, ou l'errance au désert.

C'est l'art de se détacher de tout ce qu'on aime,
froidi dans le vent à l'automne de sa vie,
pour que le cœur humain apprenne le désir
de se mourir sans une plainte dans le vent.

Mon âme ne veut pas emprunter d'autre voie.
Aussi dispersé-je la demeure du corps,
pour chanter gloire au Seigneur Dieu, le Dieu sévère,
en compagnie de la terre et du vent d'automne.

Ce poème s'inscrit dans les cycles de la nature : « mourir » signifie également « nourrir », ce qui rappelle la parole du Christ selon laquelle le grain de blé doit mourir pour porter du fruit.

Mère Marie reprend ici de façon libre et créative les paraboles et les métaphores évangéliques : cette mort est acceptée volontairement, « avec amour, avec humilité », « pour que le cœur humain apprenne le désir / de se mourir sans une plainte dans le vent ». Ce poème résume également les deux axes, les deux étapes essentielles de sa vie, présentés comme deux « deux arts qui sont de Dieu ». Le premier, « de garder toute connaissance, [...] de boire à la sagesse, à la foi des nations », rappelle sa jeunesse et sa passion pour l'art russe de « l'âge d'argent ». Le deuxième, dont le symbole est « la croix qui biffe tout d'un trait », résume la suite de sa vie, « le chemin qui s'arrête » comme au début l'avalanche qui traverse le sentier.

Mère Marie est explicite : « Mon âme ne veut pas emprunter d'autre voie. » Le corps est « dispersé », sacrifié, mais n'est pas comme quelque chose de secondaire, ni de négligeable. D'ailleurs, le texte russe, « вот рассыпаю храмину мою » fait références à saint Paul qui souligne que le corps est le temple du Saint-Esprit : ce qu'elle sacrifie est ce qui porte le souffle de Dieu. Enfin, les deux derniers vers, « pour chanter gloire au Seigneur Dieu, le Dieu sévère, / en compagnie de la terre et du vent d'automne » font un rappel du début du poème en une grande composition cyclique à l'image des saisons qui reviennent : « mourir », c'est aussi donner la vie.

La perte est encore un gain, acquis par mère Marie dans l'extrême souffrance. À Ravensbrück, ces mots acquièrent une résonance toute particulière. On connaît le don de mère Marie pour transfigurer aussi bien le quotidien à Lourmel, la réalité de la guerre ou la survie réduite à une simple subsistance dans les camps de la mort. Quel don que de voir le monde déjà réconcilié, ici, sur terre, *hic et nunc* et de le décrire tel aux autres ! C'est parce qu'elle voit les ailes dans le dos d'« un pauvre ivrogne »¹, parce qu'elle entend dans le fracas des canons les trompettes des archanges ou qu'elle discerne dans la guerre une révélation, c'est

¹ «Вот пьяный нищий встречный, / а за спиной широких крыл размах» : mère Marie, *Стухи* (1949), *op. cit.*, p. 54.

pour toutes ces raisons qu'elle a eu le courage de dire ici, devant la fumée du crématoire : « ce sont nos âmes qui reviennent au ciel. »¹

C'est à cette expérience d'une existence déjà transfigurée, vécue à chaque instant pleinement et indépendamment de toute condition de vie, qu'elle nous appelle. C'est ici, dans cet espace-cercueil où le ciel gris et lourd semble se mêler à la terre que se sont ouvertes pour elle les portes de l'éternité, dont elle a tant parlé et dont elle pressentait la proximité.



¹ D'après les souvenirs d'Inna Vebster dans *mère Marie, Стихотворения, поэмы, мистерии, воспоминания об аресте и лагере в Равенсбрюк* [*Vers, poèmes, mystères, souvenirs de l'arrestation et du camp de Ravensbrück*], Paris, Oreste Zeluck, 1947 (en russe).